

de l'honneur ou dans un slogan de Ducloux, où la volonté communiste d'assumer une certaine mémoire française induit fatalement l'éloge du « bon ouvrier », de l'« enracinement » terrien ou national et, par symétrie, la haine de l'argent qui n'a pas d'odeur. Axiome : en France, le racisme et la xénophobie parlent toujours français lors même qu'ils semblent parler allemand ou russe. La controverse à ce sujet s'annonce chaude, et bruyante l'em-poignade. Je crains seulement que certains anti-communistes — qui jubileront à la lecture de ce livre — soient assez sots pour ne pas voir qu'il s'agit aussi, dans ce portrait hideux, de leur propre visage.

Reste l'autre piste : celle qui fait du catholicisme social et de la tradition libérale le second prodrome d'un fascisme bien de chez nous. Là encore, Lévy procède par pilonnage intensif et circonstanciellement troublant : c'est vrai, après tout, que l'on entend chez Péguy ou Mounier des hymnes fâcheux à la gloire de la terre-matrice, du « bon chef » — l'école d'Uriage, confiée à Dunoyer de Segonzac, allait en devenir la pépinière — ou de l'ordre « naturel ». Et il est vrai, aussi, que le « mythe » selon Sorel a la même fibre que l'énergie selon Drieu. Qu'il y a, enfin, de la « rempailleuse de chaise » péguyste à la célébration vichyste de la terre qui ne ment pas, plus qu'une plausible filiation.

### Nazillons ignares

Mais fallait-il, pour nous en convaincre, sacrifier ce qu'il y a d'irréductible chez les hommes à ce qu'il y a de plausible dans l'histoire ? Un homme comme Clavel, par exemple, que Lévy aime chaleureusement, résumait à lui seul la plupart des figures ici dénoncées : Chartres, Péguy, et même Drumont — *via* Bernanos — étaient partie prenante dans sa sensibilité. Mais on y trouvait aussi la force du refus, l'amour de la tolérance et, sans cesse, l'intuition du bon combat. Qu'aurait-il pensé, lui, le péguyste de la Résistance, de ce livre parfois trop simple ?

Au chapitre des injustices ou des maladroites dont cette « Idéologie française » se rend coupable, je rangerai quelques peccadilles : que restera-t-il pour Cavour ou Bismarck, si l'on qualifie Barrès de « politicien génial » (p. 111) ? Appeler Paul Lafargue « Monsieur Gendré » (p. 168) dans un livre consacré à l'histoire des idées est, pour le moins, déplacé, sans parler d'un « Péguy le nigaud » (p. 235) inutile et qui risque de coûter cher à son auteur. Une

énigmatique surprise guette encore le lecteur d'une note infrapaginale (p. 178) où Louis Althusser est présenté comme « l'un de nos quelques théoriciens qui tentent, depuis trente ans, de penser l'après-pétainisme ». Notons enfin que même si la vulgate bergsonienne — celle de « l'élan vital » — a toujours été exploitable à merci par des nazillons ignares, on supporte difficilement la présence de l'auteur de « Matière et mémoire » dans un chapitre intitulé « De la xénophobie considérée comme un des beaux-arts ». Mais, répétons-le, ces peccadilles n'entament pas l'essentiel : si « le fascisme français est structuré comme un inconscient », sa topique est bien, à peu de chose près, celle qui nous est ici décrite. J'y

reconnais mes dégoûts et mes instinctives répulsions.

Nous aurions cependant aimé que, pour le plus provocant de ses livres, Bernard-Henri Lévy fasse l'économie de quelques fureurs. Qu'il ne tienne pas, trop exclusivement, l'ordre des « filiations », des « thèmes » et des « influences » pour la seule instance où se nouent et se dénouent les fils de la vérité. Je suis même certain, pour le connaître un peu, que l'éloignement des grandes et saintes colères sera propice à son style. Mais qui, en l'état actuel des préjugés, et vu le taux de racisme ambiant, doutera que le livre qu'il vient d'écrire est, à l'évidence, d'utilité publique ?

JEAN-PAUL ENTHOVEN